HAL
open science

Quelles données entre l'esprit et le discours ? Du préconstruit au prédiscours

Marie-Anne Paveau

To cite this version:

Marie-Anne Paveau. Quelles données entre l'esprit et le discours ? Du préconstruit au prédiscours. L'analyse du discours. Notions et problèmes, Éditions Sahar, pp.19-37, 2011. hal-00660071

HAL Id: hal-00660071

https://hal.science/hal-00660071v1

Submitted on 15 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelles données entre l'esprit et le discours ?
Du préconstruit au prédiscours

Marie-Anne Paveau
Université de Paris 13
EA 452 Cenel

Il y a toujours un oncle d'Amérique, un frère qui a mal tourné, une tante qui est partie avec un militaire, un cousin chômeur, en faillite ou qui a subi le krach, un grand-père anarchiste, une grand-mère à l'hôpital, folle ou gâteuse
(G. Deleuze et F. Guattari, *L'Anti-Œdipe*)

Introduction

L'exergue de Deleuze et Guattari n'est pas seulement décorative ; c'est, dans le texte de *L'Anti-Œdipe*, la réponse à une question antérieure : « Mais d'où viennent les coupures et leur distribution, qui empêchent précisément la famille d'être un intérieur ? » (1972, p. 116). On trouve dans la réponse des représentations collectives, des stéréotypes psychologiques et comportementaux, mais surtout l'articulation de la structure familiale avec un extérieur qui est clairement défini comme l'histoire. Cela correspond à la manière dont j'envisage le discours, articulé avec ses extérieurs, historiques, culturels, sociaux, environnementaux, qui l'empêchent d'être un simple intérieur bouclé dans le même : c'est un discours orienté par ses antérieurs (mémoire des prédiscours) et configuré par les cadres de la perception et de la catégorisation d'un monde aussi réel que construit.
Dans ma perspective en effet, le discours de l'analyse du discours[1] ne se réduit pas aux paramètres énonciatifs, ni à la situation de communication ou même à la position du sujet (socio-pragmatique), mais doit prendre en compte les données socio-historiques (ce que l'on appelait dans la tradition de l'école dite française représentée par Pêcheux les « conditions de production ») et environnementales ; je parle de données environnementales pour désigner, dans la perspective de la cognition sociale, les rapports entre les humains et leurs cadres de savoirs, croyances et pratiques (les prédiscours, j'y reviendrai) mais aussi leur environnement matériel concret (décors naturels ou artificiels, espaces, objets, artefacts, supports). Cela implique un remaniement de la notion de contexte, plus opératoire à mon sens sous le nom d'*environnement*, dans une perspective cognitive.
On sait, pour aller vite, que deux paradigmes se dessinent actuellement dans les sciences cognitives : le paradigme classique et dominant des représentations internes (les cadres mentaux ou modules neuronaux de connaissance sont *dans* la tête, selon les deux grands courants internalistes, l'un grammatical formel issu de Chomsky et l'autre sémantique représenté par Lakoff par exemple), et celui, plus hétérodoxe et plus récent, de la cognition sociale, correspondant à un courant socio-culturel apparu dans les années 1990 aux États-Unis. Dans cette optique, l'homme construit des cadres cognitifs en interaction avec son environnement extérieur et matériel, les agents psychiques n'étant pas tous internes mais externes, et parfois non humains : un carnet, un plan, une liste, mais aussi un arbre ou un bâtiment peuvent constituer des agents psychiques

[1] Cette formulation apparemment pléonastique voudrait signifier : d'une part que le discours est l'objet de multiples approches en sciences du langage et sciences de l'information et de la communication, des plus étroitement linguistiques (le discours de la sémantique théorique du discours par exemple) aux plus largement sociologiques (le discours de l'analyse de contenu), approches parcourues dans Maingueneau (dir.) 2005 ; d'autre part que le syntagme *analyse du discours*, correspond, dans ma perspective, à une approche scientifique repérable dans l'histoire des sciences du langage, approche qui a ses fondateurs (années 1960, Harris, Dubois, Pêcheux), ses concepts théoriques (formation discursive, inter- et intradiscours, préconstruit, fil du discours ; voir Paveau, Rosier 2005, Paveau 2006), ses évolutions et des transformations (voir Guilhaumou 2006).

contribuant à l'élaboration cognitive[2]. L'analyse du discours peut tirer selon moi des bénéfices importants des apports de la cognition sociale et y trouver les conditions de son renouvellement et d'un certain resserrement théorique.
Après avoir décrit les prédiscours et leur fonctionnement dans la construction des productions verbales, je détaillerai la notion de lignée discursive proposée pour rendre compte des phénomènes de filiation qui lestent le sujet de ces paroles antérieures par lesquelles il se fait entendre. Je traiterai pour finir un exemple de « lieu de mémoire » discursif, le nom propre en contexte historique.

1. L'appel aux prédiscours

J'ai proposé la notion de prédiscours (Paveau 2006, 2007) pour répondre à la question des déterminations prélinguistiques de la mise en mots. J'entends « déterminations prélinguistiques » au sens de données antérieures à la mise en langage, d'ordre perceptif et représentationnel, mais cependant préconfigurées par la dimension linguistique, et sur lesquelles s'appuient les mécanismes de production langagière. Comme je travaille sur le discours, je parle plutôt de *prédiscours* et de *cadres prédiscursifs*. C'est le préconstruit de Pêcheux qui est à l'origine de ma réflexion, et toutes les formes de ces discours ou représentations « d'avant », c'est-à-dire avant la mise en discours, qui imprègnent explicitement ou implicitement toutes nos productions verbales : véritable forêt terminologique où s'entremêlent savoirs partagés, connaissances encyclopédiques, postulats silencieux, stéréotypes, cadres, scripts, *frames*, etc. (pour une description détaillée de ces notions voir Paveau 2006).

1.1. Histoire du préconstruit ou remontons de Pêcheux à Culioli

Je choisis ici de retracer l'histoire de ce concept fondamental en analyse du discours, très largement diffusé dans la recherche, et inévitablement étendu et affaibli. L'idée d'un « discursif préalable » apparaît chez Pêcheux dès 1966, date à laquelle il commence sa thèse de troisième cycle soutenue en 1968, et qui sera publiée en 1969 sous le titre *Analyse automatique du discours* :

> En d'autres termes le processus discursif n'a pas, en droit, de début : le discours s'étaye toujours sur du discursif préalable auquel il fait jouer le rôle de matière première, et l'orateur sait que lorsqu'il évoque tel événement ayant déjà fait l'objet d'un discours, il ressuscite dans l'esprit de ses auditeurs le discours où cet événement était allégué […] – (Pêcheux 1969 : 14-15 (section 2 du chap. II : « Les implications du concept saussurien d'institution »)

L'idée de cette « matière première » du discours figure dans un passage sur la conception de l'institution chez Saussure, où Pêcheux ajoute à Saussure ce qui lui semble lui manquer, c'est-à-dire la conception sociologique des institutions, qu'il tire du *Traité de sociologie* dirigé par Gurvitch en 1958. Le discursif préalable a donc d'emblée une nature profondément sociale. Mais la notion de préconstruit va se forger sur le plan linguistique à partir de la réflexion de Culioli qui postule qu'il existe un niveau « prélexical » (niveau du sens potentiel, avant sa mise en lexique), à partir duquel interviendrait une « modulation rhétorique » :

> Il est permis […] de poser, en étayant la thèse sur des arguments théoriques, qu'il existe à un niveau très profond (vraisemblablement prélexical) une grammaire des relations primitives où la distinction entre syntaxe et sémantique n'a aucun sens. On aura ensuite un filtre lexical, avec un certain nombre de règles et syntaxiques et sémantiques, y compris la modulation rhétorique (métaphores,

[2] Pour aller (vraiment très) vite, je mentionne ici Suchman, élève de Garfinkel, chef de file de la cognition située dans les activités de langage, Lave dans le même paradigme mais davantage du côté de la pratique, Cole et le *Laboratory of Human Cognition* fondé à la fin des années 1960, d'où sortent les études pionnières de Hutchins sur la cognition distribuée (importance des contextes matériels dans le fonctionnement cognitif) ; en France il faut citer surtout Quéré, Conein, Thévenot pour l'introduction de ces courants et les premiers travaux dans le domaine, Latour et la sociologie associationniste, Lahlou du côté de l'ergonomie et de la cognition au travail.

> glissements de sens), qui ne saurait être ramenée à de la syntaxe (Culioli, Fuchs, Pêcheux 1970 : 7).

Dans une note qui figure après le mot *syntaxe*, apparaît pour la première fois, à notre connaissance, le terme d'*inter-discours*, encore muni de son trait d'union, qui constitue avec l'intradiscours et le préconstruit le système conceptuel en dehors duquel on ne peut penser aucune des trois notions séparément :

> Dans sa définition classique, la rhétorique concerne à la fois ce qu'on pourrait appeler la sémantique des domaines […] et « l'ordre et l'enchaînement des idées » […]. L'usage du mot *rhétorique* renvoie ici explicitement au premier sens […] ; il faut toutefois souligner que cet emploi renvoie implicitement à l'existence de l'inter-discours (effet d'un discours sur un autre discours) comme base sur laquelle s'organisent les « mécanismes stratégiques » évoqués plus haut. Cela signifie que l'on est ainsi au niveau du « on parle » ou du « ça parle », c'est-à-dire au niveau non-conscient (niveau du pré-asserté : lexis et relation primitive) – (Culioli, Fuchs, Pêcheux 1970 : 7 ; Note VII)

Rappelons que dans la réflexion menée conjointement par Culioli et Pêcheux à l'époque existent trois niveaux : l'inasserté (niveau où les origines du discours, ce que Pêcheux appelle les « discours-transverses », ont été oubliées), le pré-asserté (niveau prélexical de la lexis en potentialité) et l'asserté (niveau de l'occurrence, c'est-à-dire de la mise en relation d'une lexis et d'une situation). Le préconstruit relève de l'inasserté, dans la mesure où il correspond à une séquence enchâssée dans une autre de manière invisible, avec un effet d'évidence préalable. L'enchâssement du préconstruit est ainsi défini dans un texte de Fuchs et Pêcheux :

> L'enchâssement d'un pré-construit. Décrit dans sa forme générale, ce mécanisme consiste en ce qu'une séquence S_Y (par exemple « le facteur passe ») se trouve intercalée dans une séquence S_X (par exemple « le passage du facteur amuse toujours les enfants »). Ou encore (exemple emprunté à P. Henry : « les nombres entiers sont denses »). On voit que le propre de ce premier mécanisme est de faire comme si le contenu de la séquence S_Y était déjà là, déjà connu, déjà disponible au moment où on énonce S_X (Fuchs, Pêcheux s.l.n.d., *ca* 1971 : 33 ; typographie des auteurs).

Ils en concluent plus loin un rapport d'antériorité de l'inasserté sur l'asserté, ce qui sera la base de la théorie du préconstruit, articulé avec l'inter- et l'intradiscours, théorie élaborée pour rendre compte du fonctionnement du discours idéologique :

> […] **l'inasserté** précède et gouverne l'asserté et ses mécanismes.
> Cela explique, semble-t-il, que **l'effet-sujet** puisse être mis hors jeu dans le fonctionnement notionnel-idéologique, sous les formes commentées plus haut de l'enchâssement du préconstruit d'une part, et de l'oubli du discours-transverse orientant une substitution d'autre part, formes qui toutes les deux mettent nécessairement en scène le « sujet universel », fonctionnant comme si il n'était situé nulle part.
> […] en termes linguistiques, on dira que **l'inasserté** domine l'assertion, et non l'inverse (Fuchs, Pêcheux s.l.n.d., *ca* 1971 : 41 et 46 ; typographie des auteurs)

La formulation la plus connue selon laquelle « […] le sujet parlant prend position par rapport aux représentations dont il est le support, ces représentations se trouvant réalisées par du "pré-construit" linguistiquement analysable », apparaîtra dans la version publiée de ce travail (Pêcheux, Haroche et Henry 1971, dans Maldidier 1990 : 153), puis un peu plus tard sous la plume de Henry en 1975. Cet antérieur du discours, lié à l'inconscient lacanien (défini comme le discours de l'autre), est de fait étroitement connecté à ce que j'appelle la mémoire du sens, même si Pêcheux ne raisonne pas à cette époque en terme de mémoire (c'est à partir de 1980, de la lecture de Foucault et des travaux de Courtine que la mémoire entrera dans son système de pensée). Il y a dans le travail de Pêcheux et de la première génération des analystes du discours français une configuration conceptuelle autour des déterminations inconscientes du discours, qui se formulent dans les notions de préconstruit, d'inasserté, de discours-transverses oubliés.
Cette question des discours antérieurs s'est quelque peu effilochée dans les travaux postérieurs en analyse du discours, soit que les notions de préconstruit et d'interdiscours se soient simplifiées et figées, comme le montrent les entrées du *Dictionnaire d'analyse du discours* (Charaudeau,

2002), soit que des notions issues d'autres orientations aient constitué des réponses plus facilement mobilisables comme la compétence et ses déclinaisons (linguistique, culturelle, encyclopédique, interactionnelle, etc.), soit enfin que certaines étiquettes, comme « savoirs partagés », « stéréotypes » ou « sens commun », aient servi à résoudre le problème en le dénommant. Mais dans tous les cas, me semble avoir été perdu ce qui faisait la richesse et l'exactitude de la proposition d'origine : le fait que le préconstruit, comme l'interdiscours d'ailleurs, ne relève pas de la matérialité discursive, et de ce fait ne puisse être identifié comme un ensemble de discours concrètement proféré, tout en étant cependant linguistiquement analysable.

1.2. Une proposition socio-cognitive : les prédiscours

Les prédiscours peuvent être vus comme des opérateurs dans la négociation du partage, de la transmission et de la circulation du sens dans les groupes sociaux : je les définis comme un ensemble de cadres prédiscursifs collectifs qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours. Ce sont des cadres de savoir, de croyance et de pratique qui ne sont pas seulement disponibles dans l'esprit des individus et dans la culture des groupes (c'est leur nature représentationnelle), mais sont distribués, au sens cognitif de ce terme, dans les environnements matériels de la production discursive (leur nature pratique voire technique, comme on le verra). Les prédiscours ne sont pas des séquences discursives identifiables (des discours qui auraient été produits avant, ce qui les tireraient vers le discours rapporté et le dialogisme) mais des cadres préalables tacites, signalés dans les discours actuels par un certain nombre de phénomènes. Ils sont dotés de six caractéristiques qui les rend analysables :
– leur collectivité, résultat d'une co-élaboration entre les individus et entre l'individu et la société ;
– leur immatérialité, la prédiscursivité étant d'ordre tacite (c'est-à-dire non formulable explicitement, contrairement à l'implicite) ;
– leur transmissibilité, sur l'axe horizontal de communicabilité encyclopédique (l'idée du partage) et l'axe vertical de la transmission via les lignées discursives (le rôle de la mémoire)
– leur expérientialité, puisqu'ils permettent au sujet d'organiser mais aussi d'anticiper son comportement discursif ;
– leur intersubjectivité, les critères de mobilisation étant véri-relationnels et non logiques ;
– leur discursivité enfin, puisqu'ils sont langagièrement signalés.

2. Robinson dans un cockpit : individu collectif et technologie discursive

J'ai choisi ici d'examiner plus particulièrement deux de ces traits, la collectivité et la transmissibilité des prédiscours, avant de présenter l'exemple des noms de mémoire dans les lignées discursives.

2.1. Les chemins de la collectivité et de la transmissibilité

La collectivité des prédiscours pose la question du rapport entre individuel et collectif. Il me semble que l'efficacité de cette opposition binaire est devenue quasiment nulle en sciences humaines et sociales, et qu'il est plus rentable, et surtout plus exact, de penser un continuum entre les deux. Si la psychologie sociale[3], l'orientation marxiste des sciences sociales[4], et l'ensemble des travaux issus des versions sociales de la linguistique (sociolinguistique, linguistique sociale, et, dans une certaine mesure, analyse du discours) ont légitimement mis l'accent sur les déterminations collectives de nos comportements dans les soixante dernières années, on y a cependant toujours conservé une sorte de mythe de l'individu, ce que Flahault appelle le paradoxe de Robinson : même Marx, explique-t-il, croit que l'individu précède la société, faite pour lui et autour de lui (Flahault 2005). Ce que montrent à la fois les neurosciences cognitives et les versions sociales et culturelles de la cognition (qu'il ne faut donc pas opposer trop radicalement), c'est que l'individu,

[3] Dès les années 1920, Halbwachs, contre la psychologie individualiste dominante à l'époque (Blondel), pose la nature collective des phénomènes intuitivement considérés comme les plus individuels : rêve, sentiments divers, manières d'être. Voir en particulier Halbwachs 1938.
[4] Bien représentée en France par les travaux de Bourdieu et de ses continuateurs (Baudelot, Champagne, Sapiro, Passeron, Wacquant).

dont l'existence et les manifestations ne sont pas contestées, aurait cependant du mal à exister sans ses environnements sociaux quels qu'ils soient. Pour aller vite, Robinson serait mort ou fou sans Vendredi. Mais, sans doute parce que ce déplacement en implique d'autres, et pas des moindres (du coup il faut repenser les oppositions subjectif *vs* objectif, singulier *vs* pluriel, interne *vs* externe), « l'inconscient culturel » français[5] et en particulier celui de la linguistique, a du mal à se défaire de ces prédiscours scientifiques de la binarité et de la distribution complémentaire. Il est cependant préférable à mon sens de penser les rapports entre individuel et collectif de manière scalaire, quitte à se heurter à des difficultés d'analyse et d'interprétation, faute de cadres de travail adéquats, qui doivent alors être inventés.

Mon point de départ sera par conséquent qu'il existe une co-élaboration à la fois entre les productions discursivo-cognitives individuelles de chacun (mes cadres préalables et ma compétence discursive ne peuvent s'activer qu'en collaboration avec les tiens) et entre les productions individuelles et sociales (mon comportement individuel est imprégné de social et corrélativement les phénomènes collectifs d'une société sont marqués par les innovations individuelles). Le problème est alors d'identifier et de décrire les points de passage des cadres prédiscursifs entre les individus, et entre l'individu et la société, considérée ici, je le rappelle, comme un environnement global. Dans les travaux actuels au sein des disciplines qui ont à faire avec le discours, circulent deux concepts-étiquettes qui proposent une forme de solution à ce problème : le partage et l'intersubjectivité. Je dis « une forme de solution », car il me semble que les procédures par lesquelles sont réalisées les articulations décrites plus haut ne sont pas réellement décrites et expliquées.

Le partage apparaît par exemple sous l'étiquette de « savoirs partagés » ou « connaissances partagées », étiquette qui rejoint partiellement celle d'implicite, comme le montre l'historiographie de cette notion établie par Kerbrat-Orecchioni (1980, 1986). La notion est également convoquée en sémantique, dans le traitement des stéréotypes par exemple (par exemple dans les travaux de Kleiber sur les stéréotypes du type « j'ai acheté un stylo et la plume est tordue », « on est arrivé dans un village et on a cherché l'église », où l'anaphore est justifiée par des « connaissances partagées »). Mais on en reste à une explication, voire à un slogan, et le mécanisme du partage n'est pas décrit.

La notion philosophique d'intersubjectivité (inventée par Husserl dans les années 1910), et devenue très courante en philosophie à partir des années 1940, est volontiers mobilisée par les linguistes : Benveniste en use dès les années 1950, Culioli dans les années 1965-1975, avant que n'apparaisse la notion de co-énonciation ; Kleiber parle de « stabilité intersubjective » dans les années 1990. Le postulat de l'intersubjectivité est en effet nécessaire pour rendre compte du fait que les prédiscours, savoirs, croyances et pratiques antérieurs collectifs de tous les locuteurs d'un groupe ou d'une communauté, sont mobilisés par les locuteurs individuels qui entretiennent l'illusion, comme aurait dit Pêcheux, de construire des versions individuelles et originales du monde. Mais tout cela ne nous dit pas comment ça marche vraiment, comment les prédiscours se diffusent entre les différents agents.

Même interrogation en ce qui concerne leur transmissibilité. De ce côté également, une approche cognitivo-discursive implique certains remaniements. La transmission se fait en synchronie et en diachronie, si l'on peut dire, par circulation tacite entre les différents agents humains et non humains d'une société, et par filiation des ancêtres parleurs à leurs descendants. L'évocation d'agents non humains a peut-être de quoi surprendre mais elle est cohérente avec une version étendue du contexte, intégrant la dimension pratique, concrète, et matérielle de notre environnement : les techniques, les objets naturels, les artefacts, etc. Le terme d'*environnement* me semble d'ailleurs plus pertinent que celui de *contexte*. Le paradigme de la cognition sociale, version distribuée, reposant justement sur l'idée d'une co-construction des connaissances par distribution entre humains et non-humains (le prototype de ce type d'approche étant l'étude de Hutchins sur la construction de l'information dans un cockpit, voir Hutchins 1994), me semble fructueusement mobilisable dans cette entreprise.

[5] « Le système des schèmes cognitifs qui sont au principe de la construction de la réalité et qui sont communs à l'ensemble d'une société, à un moment donné, constitue l'inconscient culturel, ou mieux, le transcendantal historique qui fonde le sens commun (ou la doxa), c'est-à-dire tout ce qui est *taken for granted*, qui va de soi, qui va sans dire » (Bourdieu 2000 : 3).

2.2. Le choix de la cognition sociale

La cognition sociale est un ensemble très vaste et divers (il ne s'agit en aucun cas d'une école ou d'une doctrine unique) de travaux qui ont en commun de contester depuis les années 1990, à des degrés divers, le principe de base de la cognition dite « classique » (qui se développe à partir des années 1950), c'est-à-dire l'internalité des fonctions cognitives. Si le paradigme internaliste s'est construit autour de l'intelligence artificielle, de la psychologie cognitive, puis de la philosophie, de la linguistique et des neurosciences, le paradigme social et culturel[6] vient plutôt de la sociologie, de l'anthropologie, et dans une moindre mesure de la psychologie et de la philosophie. Suchman défend par exemple la thèse selon laquelle l'action (dans sa dimension cognitive) fait appel à d'autres ressources que les représentations mentales (ou plans), c'est-à-dire aux caractéristiques matérielles, sociales et culturelles de son environnement d'occurrence, qui constituent la situation de l'agent ou des agents (1987). Se situer dans cette perspective, cela veut dire, dans une perspective modérée, minorer le rôle des représentations mentales, qui est central autant chez les cognitivistes « orthodoxes » que dans la sémantique cognitive de la côte ouest, et faire l'hypothèse d'une élaboration cognitive à l'extérieur de l'esprit. Et cela veut dire, également, accepter l'hypothèse très anti-cartésienne (mais on connaît depuis Damasio « l'erreur de Descartes ») et apparemment contre-intuitive, en tout cas pour les formations académiques françaises, de l'extériorité de l'esprit et de la mémoire :

> Dans cette perspective, l'esprit est d'abord un « esprit objectif », incarné dans les institutions, les pratiques établies, les lois, les us et coutumes d'une société. La capacité de penser ou d'acquérir des connaissances est moins alors une capacité de former et de manipuler des représentations internes qu'une capacité de s'engager dans des pratiques sociales qui sont animées et articulées par des idées communes, des croyances légitimes et des systèmes conceptuels impersonnels (Quéré 1998 : 161).

C'est une hypothèse cependant moins rare en France qu'il n'y paraît puisqu'elle est défendue par Auroux à propos des « structures cognitives externes », dans le cadre d'une réflexion sur les technologies intellectuelles et les technologies de la langue :

> L'hypothèse contraire [à la cognition dans la tête] repose sur l'existence de structures cognitives externes à l'individu. Ces structures ont connu leur développement grâce à la technologie intellectuelle de l'écriture ; elles dépendent également d'instruments externes (livres, bibliothèques, instruments de calcul et d'observation, etc.), ainsi que de structures sociales de productions et de cumulation de connaissances (encyclopédies, sociétés savantes, réseaux culturels de production et de reproduction du savoir). Le processus cognitif dépend de la structuration sociale tout comme en dépend la production des richesses (Auroux 1998 : 6).

J'utiliserai dans mon travail l'expression lexicalisée d'*extériorité de l'esprit*, mais je préfère poser, fidèle à ma réserve devant les oppositions binaires, une continuité entre représentations internes et externes. En effet, les prédiscours se situent selon moi autant « dans la tête » que dans les environnements extérieurs.
La cognition sociale permet de repenser de manière rafraîchissante la vieille notion de contexte[7], devenue désormais multi-disponible et utilisée pour tout ce qui semble se situer autour ou à l'extérieur du discours et posséder un lien ou une influence sur lui. Et, de même qu'il faut penser désormais la mémoire et la conscience comme externes, peut-être peut-on (re)penser le contexte comme interne à la conscience et à la mémoire, en tout cas dans une articulation entre l'interne et l'externe, toujours sous la forme d'un continuum.
À partir de ces positions par rapport à la nature de la fonction cognitive, la place de l'esprit et la nature du contexte, je propose l'existence d'une « technologie discursive », c'est-à-dire d'un ensemble de procédures relevant des pratiques à la fois intellectuelles et matérielles, qui

[6] Je précise que *social et culturel* ne s'oppose pas ici à *individuel* mais à *interne*.
[7] On oublie trop souvent que le contexte apparaît en linguistique dans les années 1920, presque simultanément chez Bakhtine, Sapir et Malinovski.

permettent la collectivisation et la transmission des prédiscours. Je propose de détailler ici l'exemple des lignées discursives, au sein desquelles voyagent, dans le temps et l'espace, des noms de mémoires porteurs de valeurs sémantiques et mémorielles.

3. Noms de mémoire et lignées discursives

3.1. L'historicité des prédiscours : mémoire et distribution

Pour forger la notion de lignées discursives, je me suis inspirée des « lignées linguistiques et sémiotiques » proposées par Nyckees. Il s'agissait de prendre ou reprendre en compte l'historicité des discours et des significations, qui semble avoir été oubliée en analyse du discours actuellement, sauf chez les historiens du discours, comme le signale Mazière 2005 : les discours, leurs formes et leurs significations, se transmettent. C'est dans ma perspective la mémoire qui va constituer le principal agent de cette transmission, mais une mémoire non réduite au simple stockage et déstockage d'informations sémantiques et encyclopédiques. Il s'agit en effet d'une mémoire cognitivo-discursive, qui élabore les lignées discursives, que l'on peut définir comme des dispositifs représentationnels internes et externes permettant d'accueillir et de transmettre des contenus sémantiques liés aux savoirs, croyances et pratiques. Cela veut dire qu'il existe des « lieux de mémoire » discursifs et cognitifs. Parmi eux, je citerai par exemple les lieux de mémoire de la langue, comme l'étymologisme, qui constitue une lignée discursive exacte ou fantasmatique[8] au sein de laquelle se transmet le sens des mots. Il s'agit d'un dispositif à la fois interne, puisque le savoir étymologique est un savoir intellectuel (c'est même un des prototypes du savoir érudit et mondain en France), et externe, puisqu'il est déposé dans un certain nombre d'outils linguistiques comme les dictionnaires, manuels et traités ayant trait à la langue, ainsi que les ressources désormais électroniques qui permettent d'autres formes de circulation du savoir. L'ensemble de ces ressources matérielles constituent une mémoire externe et l'on dira alors que le prédiscours étymologique est distribué entre des agents psychiques humains et non humains (les artefacts)[9].
J'examine maintenant une forme de lignée discursive particulièrement efficace dans la transmission des prédiscours, et que j'appelle le « nom de mémoire ».

3.2. Noms propres : l'exemple du nom de bataille

Je pars d'une conception du nom propre comme « désignateur souple », terme que j'ai adopté pour le décrire comme porteur de sens et de valeurs identitaires, culturelles et idéologiques instables et relatives (Paveau 2008, 2009). Sans faire le rappel historique des théories qui font une place au sens du nom propre, je signalerai simplement que ce paradigme est installé en sciences du langage en France par les travaux de Siblot (1987), à partir, entre autres, des positions de l'anthropologie (Lévi-Strauss, Isaacs, Molino, Zonabend), dont on trouve de nombreux échos en littérature (qu'il suffise de penser à l'extraordinaire théorie profane de Proust dans la *Recherche*), mais aussi dans les discours mondains dessinant quelque chose comme « l'esprit français » (Daninos, Schifres). Je souscris donc entièrement à des approches qui se multiplient actuellement autour de la polysémie ou plurivocité ou « hybridation » ou encore « polyvalence intrinsèque » du nom propre (par exemple Cislaru 2005). Elles supposent en particulier son hétéroréférentialité, c'est-à-dire sa capacité à indiquer plusieurs référents en même temps, sans que l'on puisse d'ailleurs toujours les identifier et leur assigner un ordre de priorité. Ainsi un toponyme (par exemple *le Liban*) sera-t-il également praxonyme (c'est-à-dire un nom propre d'événement, voir Leroy 2004), un anthroponyme sera chargé de valeurs sociales (en France, il vaut mieux s'appeler Montmorency que Labite, Paul que Marcel, Léa que Georgette, etc.). J'ai traité en détail la question du feuilleté de sens du toponyme (Paveau 2006), celui du polémonyme (*Bir-Hakeim* et *Gravelotte* dans Paveau 2008, *Diên Biên Phu* dans Paveau 2009). Je propose ici une synthèse de cette approche de la sémantique mémorielle du nom de bataille.

[8] Je fais ici allusion aux usages argumentatifs de l'*argumentum ab etymologia*, parfois fantaisistes, mais toujours persuasifs, comme l'épingle déjà Paulhan dans son petit traité de 1953 : *La preuve par l'étymologie* (1953).
[9] Pour des détails sur les différentes manifestations des lignées discursives voir Paveau 2006.

3.3. Que nous disent les noms de *Mers-el-Kébir*, *Bir-Hakeim* et *Tataouine* ?

Grâce à son hétéroréférentialité, le toponyme se fait donc praxonyme, et cet usage est extrêmement fréquent dans la presse en particulier, où de nombreux événements sont nommés par le lieu où ils se sont produits[10]. En effet, des occurrences comme *Verdun*, *Dallas*, *Mers-el-Kébir*, ou *Le Heysel*, possèdent à la fois des référents géographiques et historico-événementiels, ce qui pose deux questions linguistiques : quel est le rapport entre les différents référents, l'un prime-t-il l'autre, le référent topographique a-t-il disparu sous le référent événementiel ? et, seconde question, comment ces référents sont-ils (re)trouvés ou (re)connus, quelles conditions cognitives (mémorielles, culturelles, encyclopédiques) doivent être réunies pour que soient identifiables : la plus terrible et meurtrière bataille de la première Guerre mondiale dans *Verdun*, l'assassinat de John Kennedy dans *Dallas*, la destruction de la flotte française dans *Mers-el-Kébir* et l'un des accidents les plus importants dans un stade de football dans *Le Heysel* ? Cette seconde interrogation est directement liée à la question des savoirs partagés et des croyances prédiscursives et permet un traitement cognitif du contenu mémoriel des catégories nominales. Je l'approfondis désormais sur le corpus des noms de mémoire du groupe militaire français, à partir de deux types d'énoncés : les listes de noms de bataille sur les drapeaux régimentaires et le chant bien connu de l'ancienne armée coloniale, « Les Bat' d'AF ».
Dans les armées françaises, les drapeaux régimentaires portent, brodés au fil d'or, les noms des batailles où le régiment a été engagé. Le drapeau du 1er Régiment de fusiliers marins arbore ainsi la liste suivante :

Dixmude (1914)
Yser (1914-1915)
Longewaede (1917)
Hailles (1918)
Moulin de Laffaux (1918)
Bir Hakeim (1942)
Garigliano (1944)
Montefiascone (1944)
Toulon (1944)
Vosges (1944)
L'Ill (1945)

On comprend bien que les noms de *Bir-Hakeim* et éventuellement de *Garigliano* peuvent être évocateurs pour certains d'entre nous, pour des raisons qui ne sont d'ailleurs pas toujours « purement » historiques (*Garigliano* est le nom d'un pont de Paris et *Bir-Hakeim* une station de métro dans la même ville…). Mais les autres, *Hailles* ou *Montefiascone*, qui les (re)connaît ? Il existe en effet des normes sémantico-mémorielles pour l'emploi et l'élucidation du toponyme, normes qui relèvent de la compétence prédiscursive des locuteurs et des lignées discursives le long desquelles le sens se transmet. La conception ordinaire du sens (savoir un mot, c'est pouvoir le définir) doit sans doute être modifiée car l'opacité de la plupart de ces noms pour le locuteur ordinaire comme d'ailleurs pour le militaire appartenant au régiment en question (ce n'est pas parce qu'on sert dans un régiment qu'on connaît son histoire), ne gêne pas forcément la compréhension et la circulation du sens : une autre forme d'élucidation sémantique se construit sur ces tissus brodés qui représentent l'identité groupale des régiments. Ces noms de mémoire constituent en effet des appels aux prédiscours, c'est-à-dire des amorces cognitivo-mémorielles qui peuvent ouvrir sur des savoirs explicites, en assurant quoi qu'il arrive leur fonction transmissive. Ces inscriptions brodées sont les « agents de liaison », pour ainsi dire, des lignées discursives, des appuis pour la mémoire qui assurent cette distribution des savoirs, des croyances et des pratiques nécessaire à l'élaboration des discours.
On retrouvera le même fonctionnement des toponymes dans le célèbre chant des « Bat' d'AF » (les noms de mémoire sont soulignés dans le texte) :

[10] Sur le nom propre d'événement, voir plusieurs articles des *Carnets du Cediscor* 11 consacré au nom propre en discours (Lecolle *et al*. (dir.) 2009).

Les Bats d'AF

Il est sur la terre africaine
Un bataillon dont les soldats, (bis)
Sont tous des gars qu'ont pas eu de veine.
C'est les bats d'af et nous voilà, (bis)
Pour être « joyeux », chose spéciale,
Il faut sortir de *Biribi*, (bis)
Ou bien alors d'une centrale,
C'est d'ailleurs là qu'on nous choisit (bis)

Refrain
Et après tout, qu'est-ce que ça fout ?
Et l'on s'en fout ! Lalala
En marchant sur la grand route,
Souviens-toi, oui souviens-toi (bis)
Les anciens l'ont fait sans doute
Avant toi, oui avant toi, lalala
De *Gabes* à *Tataouine*
De *Gafsa* à *Médenine*, lalala

Sac au dos dans la poussière,
Marchons bataillonnaires.

J'ai vu mourir un pauvre gosse,
Un pauvre gosse de 18 ans (bis)
Frappé par le destin féroce.
Il est mort en criant maman. (bis)
C'est moi qu'ai fermé ses paupières,
Recueilli son dernier soupir, (bis)
Qu'ai écrit à sa pauvre mère
Un vrai soldat vient de mourir, (bis)

Et comme on a jamais eu de veine,
Bien sûr qu'un jour on y crèvera, (bis)
Sur cette putain de terre africaine.
Dans le sable on nous enterrera, (bis)
Avec pour croix une baïonnette,
A l'endroit où l'on est tombé, (bis)
Qui voulez-vous qui nous regrette,
Puisque nous sommes des réprouvés.

Au cours d'une séance de formation de formateurs il y a quelques années, j'ai testé la mémoire prédiscursive d'un groupe d'une quarantaine d'enseignants de collège en France, âgés de trente à cinquante ans environ : qu'évoque pour vous le nom de Tataouine, leur ai-je demandé ? La Tunisie, le soleil et les vacances, m'ont-ils répondu. En revanche, Biribi ne leur disait rien. Le feuilleté mémoriel est donc une drôle de chose, fortement dépendante des environnements cognitifs des sujets, et seule une approche cognitivo-culturelle peut selon moi en rendre compte.

Conclusion

La première analyse du discours française prenait en compte les « conditions socio-historiques de production » du discours, ce qui constituait une version possible du contexte des productions verbales. Les recherches actuelles en sciences cognitives, en particulier dans le domaine de la cognition sociale, nous permettent de repenser notre bon vieux contexte à la lueur des notions de distribution, de mémoire, de savoirs et de croyances partagées. Il est alors permis de parler d'un « environnement cognitif », étendu aux agents non humains comme les institutions ou les artefacts, et de ne plus circonscrire le contexte à la seule situation d'énonciation ou au simple dispositif interactionnel.

La cognition présente en effet les environnements de notre vie sous un jour nouveau, et offre à l'analyse du discours, en l'enrichissant des questions de la mémoire et de la distribution, la possibilité d'une articulation nouvelle entre le discours, ses antérieurs et ses extérieurs.

Bibliographie

Auroux S., 1998, *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF, coll. « Sciences, modernités, philosophies ».

Bourdieu P., 2000, « L'inconscient d'école », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 135, Paris, Seuil : 3-5.

Cislaru G., 2005, *Étude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française*, Thèse de doctorat, Université de Paris3-Sorbonne nouvelle.

Culioli A., Fuchs C., Pêcheux M., 1970, *Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage*, Paris, Dunod, Documents de linguistique quantitative 7.

Deleuze M., Guattari F., 1972, *L'anti-Œdipe*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Flahault F., 2005, *Le paradoxe de Robinson. Capitalisme et société*, Paris, Mille et une nuits.

Fuchs C., Pêcheux M., s.d. (*ca* 1971), *La détermination : relatives et déterminants*, mémoire s.l.n.d., 46 p. dactylographiées (incomplet, 2 premiers chapitres).

Guilhaumou J., 2006, *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.

Hutchins E., 1994 [1991], « Comment le cockpit se souvient de ses vitesses » (trad. de « How a Cockpit Remembers its Speed »), *Sociologie du travail* 4 : 461-473.

Halbwachs M., 1938, *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, version numérique par J.-M. Tremblay, sur : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html, consulté le 29.08.2006.

Kerbrat-Orecchioni C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.

Kerbrat-Orecchioni C., 1986, *L'implicite*, Paris, A. Colin.

Lecolle M. Paveau M.-A., Reboul-Touré S. 2009 (dir), *Le nom propre en discours, Cahiers du Cediscor* 11, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

Leroy S., 2004, *Le nom propre en français*, Paris, Ophrys.

Maingueneau D. (éd.), 2005, « L'analyse du discours. État de l'art et perspectives », *Marges linguistiques* 9, consultable sur www.marges-linguistiques.com

Maldidier D., 1990 (prés.), *L'inquiétude du discours. Textes de M. Pêcheux*, Paris, Éditions des Cendres.

Paveau M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

– 2007 : « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur », numéro spécial de la revue électronique *Corela* (Cognition, Représentation, langage) : « Contextes, discours, cognitions », codirigé avec G. Achard-Bayle, http://revue-corela.org

– 2008 : « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », Boyer H., Paveau M.-A. (dir.), *Mots. Les langages du politique* 86, p. 23-35.

– 2009 : « De *Gravelotte* à *Bir Hakeim*. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille », *Les carnets du Cediscor* 11, Paris, PSN, p. 137-150

Paveau M.-A., Rosier, L., 2005, « Eléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique », communication au colloque franco-allemand : « L'analyse du discours en France et en Allemagne », Université de Paris 12, Céditec, 2 Juillet, texte en ligne sur www.johannes angermueller.de/deutsch/ADFA/paveaurosier.pdf

Pêcheux M., 1969, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod.

Pêcheux M., C. Haroche, P. Henry, 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne », *Langages* 24, « Épistémologie de la linguistique », repris dans Maldidier, 1990 : 133-153.

Quéré L., 1998, « La cognition comme action incarnée », dans Borzeix A. *et al.* (dir.), *Sociologie et connaissance. Nouvelles approches cognitives*, Paris, CNRS Éditions : 143-164.

Siblot P., 1987, « De la signifiance du nom propre », *Cahiers de praxématique* 8 : 97-114.

Suchman L., 1987, *Plans and Situated Actions: the Problem of Human/Machine Communication*, Cambridge University Press.